

# JÉRÉMIE LENOIR SURMONTER LE CHAOS

Réaliste et cependant abstraite, d'une grande élégance formelle tout en montrant les paysages enlaidis par l'industrie, la photographie plasticienne de Jérémie Lenoir est subtile. Contrastée, elle joue de paradoxes pour mieux saisir la vérité du monde. MIKAËL FAUJOUR

**D**es plis, des tas, des gerçures, des amoncellements, des griffures, traces, rides, craquelures, frottés; des figures géométriques – ronds, carrés, triangles aigus – et des lignes droites; des gris austères, du rose éclatant, des pâleurs d'effacement et de disparition: les premières émotions devant les œuvres de Jérémie Lenoir sont d'ordre pictural et appellent un lexique à l'avenant. Ce qui retient l'œil d'abord: des impressions sensibles devant de pures formes, inexplicables, apparemment abstraites. On pense à Tàpies, à Traquandi, au color field painting, à Mondrian... Jérémie Lenoir reconnaît lui-même l'influence de la peinture abstraite – qu'elle soit matiériste ou géométrique. Ses photos se caractérisent par une frontalité (presque) sans profondeur, une surface où le regard vague, où l'agrément, voire le désagrément, ne cède pas aussitôt à l'interrogation, au désir de saisissement rationnel, aux « pourquoi? » et aux « qu'est-ce? ».

## ANTHROPISATION DU PAYSAGE

S'il s'agit bien de photographie, le ressort n'est cependant pas celui, ordinaire, d'une familiarité du visible, d'une subordination à un propos (dé)monstratif, documentaire, qu'il soit social ou politique. Le choix de tirages de grand format (de 80 x 80 cm jusqu'à 2 x 2 m) permet deux degrés de lecture: d'abord, à quelques mètres de distance, opère une

séduction des formes, le regard parcourant les lignes, les textures, les contrastes, les tons, tout comme devant une peinture abstraite; puis, en s'approchant, le regard déchiffre, dans ce qu'il identifie bel et bien comme photographie, les formes du monde, le réel-visible saisi, capté par l'objectif, et y distingue traces de pneus, machines industrielles, entrepôts, parkings, tas de sable ou de charbon, bâches, bitume – soit les marques d'anthropisation du paysage. Plus: les marques de l'emprise industrielle-marchande sur le monde.

Depuis une quinzaine d'années, la grande diversité des photos produites par Jérémie Lenoir provient du même protocole: elles sont prises depuis un avion à environ 1 500 pieds d'altitude, autour de midi. D'où l'aplatissement des volumes et perspectives et la quasi-absence d'ombres. Son brio propre réside dans ce paradoxe: la beauté plastique de ses œuvres se superpose et se confond avec la laideur du monde industriel. L'intelligence de son art tient à ce va-et-vient entre la beauté de l'œuvre et l'horreur de son objet. Intrinsèquement, son art vaut affirmation philosophique, stoïcienne peut-être, d'un parti pris de lucidité face au monde, qui est aussi refus de la pornographie du « réel nu », montré de façon documentaire pour le dénoncer. Car cette lucidité va de pair avec le parti pris de chercher la beauté y compris dans l'horreur.



↑ Stockage, Duisburg  
2020 - photographie



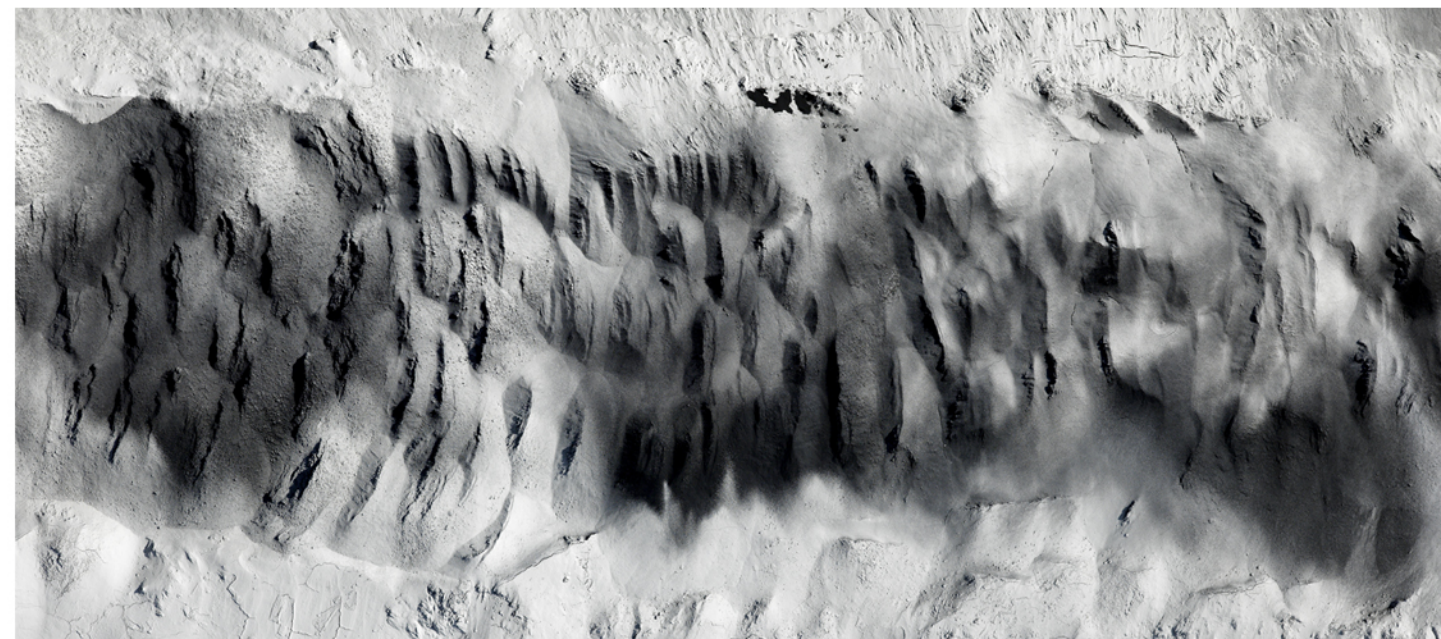
### CRISTALLISATION DU RAVAGE

Ce que son art paraît cristalliser et reformuler, c'est la puissance double du capitalisme et de la Marchandise : puissance de fascination, de désir et d'ensorcellement, que jouent ses photos sur le plan de l'élégance formelle ; mais aussi puissance de destruction et de ravage de l'industrie et du commerce, qui est bien l'objet de ses photos. Au point que cette ambiguïté nous place comme cette humanité « suffisamment aliénée à elle-même pour être capable de vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de tout premier ordre », comme l'écrivait Walter Benjamin.

Autre paradoxe : sous la multiplicité formelle des photos, c'est l'uniformisation du monde par la croissance, le marché et le progrès que saisit Jérémie Lenoir. Un monde presque sans « dehors », où tout devient similaire de part en

part de la planète, livrée aux ravages de l'utilitarisme et de l'enlaidissement. Un monde de mort, aux sols stérilisés à jamais au nom du mirage de quelques décennies d'abondance pour quelques sociétés sur terre.

Il ne s'agit pas de voir dans son art une obscurité consistant à embellir le ravage écologique en cours, mais davantage comme une attitude philosophique consistant à surmonter la conscience tragique de la catastrophe – et de la mort – par l'exigence de beauté et de sens qui humanise. En ceci, il élève le chaos en cosmos, ainsi que l'affirmait Cornelius Castoriadis : « [...] le grand art [...] est le dévoilement du chaos moyennant un "donner-forme" ; et en même temps la création d'un cosmos par ce donner-forme ». ●



### OÙ ?

**Collégiale Saint-Pierre-le-Puellier**  
à Orléans (45)  
« Trois regards photographiques »  
(collective) jusqu'au  
27 novembre

**Galerie Capazza**  
à Nançay (18)  
En permanence

**Galerie Guillaume**  
à Paris (8<sup>e</sup>)  
En permanence

### COMBIEN ?

2 000 à 12 000 €

↑ DR

➔ *Stockage, Velsen-Noord* - 2020  
photographie

➔ *Stockage, Rotterdam*  
2020 - photographie